

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Stuttgart

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 159-164

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Saluti da ...

par Giuseppe Biscossa

Stuttgart

Stuttgart, le ...

Chère Lucia,

Merci d'avoir répondu à mon annonce dans la rubrique « Des jeunes s'écrivent » de l'hebdomadaire illustré. Je m'appelle Brigitte, mais non pas à la française, comme Brigitte Bardot (à propos, te plaît-elle ? Ici, chez nous, les hommes en sont fous : qu'ils sont stupides, les hommes !), mais à notre manière, à l'allemande. Je crois qu'en italien on devrait écrire « Brigitte » avec « gh ». Et pour prononcer ton nom correctement, je devrais écrire « Lutschia », avec « t-s-ch ». Il y a des grandes personnes qui rient de ces choses, comme si cela indiquait une infériorité, comme si écrire « Brigitte » avec « gh » et « Lutschia » avec toutes ces consonnes, était un déshonneur, presque une erreur ! C'est que chacun croit être seul dans le juste avec sa propre langue, ses propres usages, coutumes et mentalité.

C'est aussi pour cela qu'éclatent les guerres. Nous, jeunes Européennes, ces niaiseries, nous voulons les dépasser, les oublier. Je suis contente de connaître un

peu ta langue, pour t'enseigner à prononcer mon nom et pour savoir lire exactement le tien : non pas « Lùzia », mais « Lucia ». Un petit nom italien, méridional, qui m'est déjà cher, parce que c'est le tien.

Tu vois, Lucia, nous, ceux de Stuttgart, nous sommes considérés comme les méridionaux de l'Allemagne. Et aussi nous-mêmes, nous nous considérons comme tels. Mais quand vient l'hiver, il est difficile de ne pas penser qu'il y a des terres, au-delà du Neckar, au-delà du Rhin, au-delà des Alpes, dont le ciel est différent, où les gens ont une autre manière de vivre, de parler, de rire, de chanter...

Voilà, j'ai toujours désiré avoir une amie au Sud des Alpes. La photo que tu m'as envoyée, Lucia, est proprement le portrait de mes rêves de la jeune fille allemande : yeux foncés, cheveux noirs, lèvres fortes, visage entre le tendre et le cruel, comme nous, Germains, vous imaginons volontiers, vous qui êtes de souche italienne, à travers les Borgia et Gina Lollobrigida. Mais pour le reste, tout est exactement l'opposé de ce que je m'étais imaginé en écrivant ces quelques lignes pour l'hebdomadaire qui a fait paraître ceci : « Jeune fille de Stuttgart voudrait correspondre avec jeune femme de langue italienne habitant le Sud des Alpes. »

Je n'avais pas écrit : « avec jeune fille », ou : « avec contemporaine », mais « avec jeune femme ». J'espérais que la réponse vînt d'une femme de 28 ans d'Urbino ou de Venise : nous, Germains, spécialement du Sud, qui avons eu tant de contacts avec eux, nous sommes entichés de votre Renaissance et de ses personnages, au point que nous voudrions les ressusciter, pour les rencontrer dans la vie de tous les jours. Moi, justement, j'espérais rencontrer, par le moyen de cette annonce, une dame du XVI^e siècle, sûre d'elle, dominatrice, capable de me guider, même de me gronder, de me punir, si je l'avais mérité...

Au contraire, je t'ai rencontrée, toi, Lucia, qui as trois ans de moins que moi, qui es plus timide que moi, qui rêves d'évasion et me dis que tu es lasse de ton Tessin, que tu veux partir, que tu me demandes si j'aime Stuttgart et, si oui, comment on fait pour aimer

sa propre ville, dans laquelle on est né et où l'on vit tous les jours. Lucia, cela je vais te l'expliquer.

En 1945, j'étais petite. J'étais une fillette née la première année de la guerre et grandie au milieu des bombardements. Ma maison avait été détruite : nous vivions, maman, papa et moi, avec des centaines d'autres personnes sans toit dans un grand « Bunker » en béton armé. C'était déjà le printemps, mais nous ne pouvions pas nous en apercevoir : les yeux ne servaient plus à voir, mais à pleurer les morts, le malheur.

Survint un bombardement en tapis, un parmi les centaines de bombardements qui frappèrent la région de Stuttgart, fortement industrialisée, le centre le plus important, après la Ruhr, de notre production de guerre. Pendant 18 heures consécutives, les escadrilles de « forteresses volantes » se relayèrent sur Stuttgart. Nous, dans le « Bunker », nous claquions des dents de frayeur, bien qu'il y eût déjà une année que nous menions cette vie. A chaque éclat d'une « mine aérienne », c'était comme un tremblement de terre ; une jeune fille de ton âge avait un rire hystérique et se serrait contre ma mère, lui enfonçant les ongles dans la chair et la suppliant de la tuer. Moi, je te l'ai dit, j'étais petite...

Puis a sonné la fin d'alarme et nous sortîmes du refuge, comme une bande de fous, pour voir ce qui restait de notre ville.

Stuttgart, notre Stuttgart, était en bas, étendue entre la colline du Hohen Bopser sur laquelle nous étions allés la voir, le Neckar et le Kräherwald, couverte d'un gigantesque nuage de fumée noire, comme une mer tragique de brouillard, déchirée, ici et là, par le rouge de quelque chose qui explosait au milieu des incendies.

Quand le sombre nuage se dissipa, Stuttgart nous apparut comme un amas de ruines fumantes.

Stuttgart n'était plus. Maman et papa, près de moi, pleuraient en silence...

Tu m'as demandé, Lucia, comment on fait pour aimer la ville dans laquelle on est né. Maintenant, je vais t'expliquer comment je fais, moi, treize ans après le bombardement, pour aimer ma chère Stuttgart.

Je monte sur le Hohen Bopser, comme à ce moment-là. Mais la colline n'est plus comme auparavant, si tu pouvais voir cela, Lucia ! On a construit dessus la tour de la télévision : un moderne minaret en béton armé, haut de 211 mètres, qui, au 150^e mètre, renferme un restaurant fabriqué comme une planète artificielle. Quelquefois on ne la voit pas, cette colonne, parce qu'autour d'elle, il y a des nuages, comme autour de l'Olympe de Grèce. Elle est devenue, cette tour, l'emblème héraldique de Stuttgart dans le monde. Nous sommes courageux, aventuriers, nous, au bord du Neckar : nous avons pensé d'abord à quelque chose de fou, à une tour comme cela, pour nous distinguer de toutes les autres villes de la terre, avant même de penser à guérir complètement nos blessures, à remplacer nos vieux trams jaunes, lents, au bruit de ferraille, entre la plaine et la colline.

Et nous ne nous sommes pas trompés ! Beaucoup de touristes viennent chez nous, d'autres régions de l'Allemagne et aussi de l'étranger, pour voir la tour de la télévision, tandis qu'ils ne seraient pas venus pour contempler les filobus modernes brillant de leur vernis tout frais. Avec l'argent qu'ils laissent en ville, lentement, nous bouchons d'autres brèches, cicatrisons d'autres plaies dans notre Stuttgart ; un jour, nous remplacerons les vieux trams jaunes. La patience ne manque pas.

Je te disais, Lucia, que moi, lorsque je suis libérée du travail, je vais volontiers sur la tour de la télévision. Il y a des télescopes payants avec lesquels on peut voir la lune aussi proche que si on volait dessus avec un avion. Même toi, ma chère amie du Sud, quand tu verras Stuttgart, tu voudras la voir de plus près, la lune : du sommet de la tour...

Moi, au contraire, je regarde là-bas, vers la ville. Et c'est comme si j'y superposais, en transparence, l'image de ce fameux jour, après la fin d'alarme.

Je vois la grande gare de pierre, semblable à l'une de vos églises romanes. Et même sa vilaine place, aux centaines d'architectures, me plaît, si je pense aux flammes qui s'élevaient de cette région vers le drap funèbre de fumée plus haut qu'elles, en cette tragique journée.

Je regarde avec compassion, le long de certaines routes, les maisons basses, avec le rez-de-chaussée et un étage, parfois seulement avec le rez-de-chaussée. Pour vous, étrangers, elles n'évoquent rien. A nous, gens de Stuttgart, survivants des bombardements, au contraire, elles mettent une note de pitié, ces maisons, au milieu des gratte-ciel : ceux-ci sont les premières maisons, surgies le mieux qu'elles pouvaient, à la fin de la guerre. Ils voulurent dire aux autres, mais à nous surtout, que nous voulions encore vivre, qu'il y aurait encore sur la croûte terrestre, une cité nommée Stuttgart.

Je vois les églises médiévales reconstruites, les nouvelles églises, les écoles, les fabriques, les théâtres, les piscines, les hôpitaux, les bureaux. Il me semble sentir dans l'air le halètement puissant des machines dans les nouvelles et vastes fabriques de la «Daimler-Benz »...

... et il me semble entendre les antiques cornes de chasse, dans les bois qui entourent le Château de la Solitude, — tu devrais voir quel lieu enchanteur c'est, Lucia ; tu y viendras avec moi ! — se mêler au grondement des « Mercedes » lancées en essai sur les circuits très lisses où chaque année elles sont présentées à la presse internationale.

Je regarde vers la vieille cité de Bad Cannstatt, si recueillie dans la boucle bleue du Neckar, avec les lignes ferroviaires reconstruites qui semblent se dénouer autour d'elle sur la rive orientale...

Je reste absorbée par la pensée que tout ceci est vrai, que c'est vraiment Stuttgart qui est ressuscitée de cet amas de décombres fumants sur lesquels pleuraient mon père, mutilé de guerre, et ma mère, vêtue de noir à cause de la mort de tant de parents, au front ou à l'intérieur, sous les bombes. Je reste absorbée par la pensée que je suis vivante et que je n'habite plus dans un « Bunker », mais dans une petite villa au milieu de la verdure. Un jeune me lance un compliment, je me retourne pour le voir : lui, quelle idée a-t-il ? Mais moi, je pense aux jeunes de la Stuttgart d'alors, qui passaient sur les ambulances à toute vitesse, dans le sifflement des sirènes et dans l'explosion des bombes : sans bras, sans jambes, avec les yeux éteints pour toujours par

la flamme de la destruction, et je me dis : que c'est beau, que c'est magnifique d'être survivante dans une ville qui revit !

Ce printemps, je t'attends chez nous, Lucia. Tu habiteras dans notre maisonnette à l'orée des bosquets qui insinuent leurs doigts verts jusque dans le cœur de Stuttgart ressuscitée.

Avant de dormir, nous ferons une bataille de cousins ! Tu me demanderas pitié en italien. Tu auras vu les décombres des bombardements que nous avons entourés de jardins, comme le sont à Rome les ruines de l'Empire. Ils font peur sous la lune. Tu comprendras, toi aussi, que tu as grandi dans un pays de paix et pourquoi on ne peut pas ne pas aimer la ville dans laquelle on est né. D'accord, Lucia ?

Ta BRIGITTE

(Trad. : Reynaldo Casanova,
3^e Commerciale)